

Remise du Prix Henri-Jeanson 2018 à Olivier Nakache et Eric Toledano - discours prononcé le 15 mars 2019 à la SACD

Henri Jeanson, comme vous, a commencé sa vie professionnelle en exerçant des petits métiers, avant de devenir le journaliste, auteur de théâtre, critique, polémiste, et surtout le scénariste que nous connaissons tous. Avant d'être cinéastes, vous avez entre autres animé des colos, et avez fait tous les métiers dans les réceptions : serveur, assistant photographe, chargé de la sono ou de la vaisselle et même Père Noël le soir du réveillon, car avez-vous dit, il n'y avait que des juifs et des musulmans pour faire ça ce soir-là.

Entre fous rires, gaffes et galères, ces années, où comme dit Jeanson « la vie n'est pas une existence » vous ont fourni la matière de vos comédies. Comme lui, vous avez cette liberté de ton qui lui valut d'être incarcéré par Daladier qu'il nommait « l'éthylique bovidé du pastis radical ». Vous avez aussi en commun ce sens du dialogue et de la phrase qui devient une expression populaire. « Pas de bras, pas de chocolat », écrivez-vous. « Atmosphère atmosphère est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ? », écrit-il. Comme vous, observer le monde lui permit de piquer quelques répliques au vol : « Quand on meurt on perd le goût de la vie, quand on casse sa pipe on perd le goût du tabac. » On pourrait passer la soirée à ce jeu de citations.

Ce n'est pas une école de cinéma qui vous a formés mais l'amour du cinéma. Jeanson disait, « tout métier qui ne fait pas oublier le travail est un esclavage ». Comme lui, vous avez fait de votre passion un métier.

Sans vous connaître, l'un à Versailles, l'autre à Puteaux, vous découvrez cette passion dès l'enfance, l'arrivée du magnétoscope fait de vous des cinéphiles. Vous copiez, archivez, vous apprenez des films par cœur, vous les regardez en boucle. Vous écoutez même des dialogues sur des radiocassettes que vous enregistrez. Vous avez tous les deux la même obsession : le rire qui dédramatise. Le rire des comédies italiennes, à la fois drôles, sociales et touchantes. Votre idole est Vittorio Gassman car dites-vous il avait la grâce, la tendresse, la fragilité et l'outrecuidance. Vous faites rire du chaos qui nous entoure dites-vous. Car le rire est une tristesse déguisée. Vous avez fait votre cette phrase de Beaumarchais : « Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. »

Enfants, vous allez dans la même colo, mais pas ensemble, car vos deux ans d'écart font que vous êtes dans des bandes différentes. Vous vous connaissez de loin et vous êtes tous les deux très loin du milieu du cinéma qui vous fait rêver.

A 18 ans, Eric voit Diane Kurys dans la rue, elle déménage ses bureaux. Il l'arrête : « Je voudrais faire du cinéma. » Elle rit, il insiste, il anime des colos, il a le permis, il sait tout faire. Il ne bouge pas de la rue, elle finit par prendre son numéro de téléphone. Et puis rien. Mais six mois après, il reçoit un coup de fil, un stagiaire s'est fait virer, elle le fait appeler.

Olivier l'apprend. Il devient fou. Il saute dans un train, rejoint Eric dans la colo où il travaille à la montagne, frappe à sa porte en pleine nuit et lui demande de le prendre sur le tournage. Eric lui fait comprendre que ça ne va pas être possible, il est juste celui qui va apporter les cafés, mais ils se mettent à parler de leur passion commune et réalisent qu'ils connaissent par cœur les mêmes films de Claude Sautet, de Claude Lelouch, ou de la bande du Splendid. Cet amour des dialogues forge leur amitié.

Eric fait son stage, porte des cafés, bloque les routes, est le chauffeur de Béatrice Dalle, il découvre la hiérarchie d'une équipe, les chefs, les sous-chefs, il n'aime pas la discipline et se dit qu'être assistant n'est pas la bonne porte pour entrer dans ce métier. Il reste la porte du court métrage.

Eric est en sciences politiques à la Sorbonne, puis fera de la sociologie pour observer le monde. Cela lui apprend une méthode de travail, connaître tout d'un sujet avant de l'aborder. Olivier est en fac d'éco, et en art et spectacle à Nanterre, ils se mettent à écrire dans les cafés. Au départ, Eric est plutôt celui qui organise, construit les situations, les enjeux, Olivier est un imitateur né, il chope et dessine les personnages. Ils deviennent comme dit Alain Chabat des frères qui n'ont pas le même nom. Un groupe à deux.

Ils écrivent 90 projets et collectionnent la réponse que l'on retrouve dans *Intouchables* : « Malgré ses qualités évidentes votre projet n'a pas été retenu. »

Et puis, ils font leur premier court métrage *Le Jour et la nuit* sur un médecin de nuit. Tout se passe mal, le sujet ne va pas, une bobine a été rayée, les acteurs ne vont pas, bref, c'est le bide. Vous dites : « Les gens qui vous parlent d'autre chose après la projection, c'est mauvais signe. » Vous décidez de parler de vous, de raconter des histoires personnelles ou proches de vos expériences multiples.

Vous vous mettez à rencontrer des réalisateurs, lire des bouquins, faire le tour de tous les spectacles et des stand up. Vous rencontrez Gad Elmaleh, vous lui racontez vos nuits de Père Noël. Il est prêt à tourner cette histoire si vous l'écrivez et c'est *Les petits souliers*, votre deuxième court avec des acteurs encore inconnus comme Gad Elmaleh et Jamel Debbouze. UGC Ciné Cité vous propose de le projeter, vous demandez la grande salle et vous rameutez les potes et les potes de potes. Les organisateurs s'attendent à une salle vide. 3500 personnes déboulent.

Mélange de social et de comédie, ce court est la matrice de ce que vous ferez ensuite. Vous gagnez des prix, vous êtes repérés, vous faites un autre court *Ces jours heureux* qui se passe dans une colo. Dans l'entourage de Jamel, il y a Omar Sy, solaire, toujours de bonne humeur, un charme fou, dites-vous. Vous lui proposez un rôle d'animateur, il répond qu'il n'est pas acteur, vous lui répondez que vous n'êtes pas vraiment réalisateurs, et il accepte.

Une rencontre qui change la vie, comme celle de Jeanson avec Louis Jovet.

Puis vous rencontrez Jean-Paul Rouve sur le plateau de la chaîne Comédie et vous lui proposez le premier rôle de *Je préfère qu'on reste amis*, votre premier long. Nicolas Duval le produit. Il n'a jamais fait de cinéma et a envie d'en faire. Il produit de la pub et vous avez envie d'en faire, vous étiez faits pour vous rencontrer. Il vous passe un bureau et vous écrivez deux films d'un coup : *Je préfère qu'on reste amis* et *Nos jours heureux*. Vous écrivez en musique. Toujours. La musique est essentielle pour vous. Elle vous aide à écrire, elle donne la couleur des scènes.

Je préfère qu'on reste amis avec entre autres Jean-Paul Rouve, Gérard Depardieu et Annie Girardot, sort en 2005. *Nos jours heureux*, toujours avec Jean-Paul Rouve, Omar Sy, Joséphine de Meaux, Marilou Berry sort l'année suivante et c'est le succès.

Les colonies de vacances, vous en avez animé pendant 10 ans en hiver et en été, en France et à l'étranger, ce monde en soi vous le connaissez par cœur, vous n'inventez rien, vous mélangez les différentes pathologies que vous avez connues chez les enfants et chez les animateurs.

Il vous a fallu plus de dix ans pour en arriver là. Jeanson disait : « La chance n'est pas une question de veine, il faut le vouloir. »

On peut dire que vous l'avez voulu.

Après la colo, vous racontez vos vies d'hommes mariés et pères de famille, avec des belles-mères et des belles familles, vous partez là aussi de votre expérience. Dans ce film : *Tellement proches*, tout est fictionné et tout est vrai. Vous y découvrez une autre dimension d'Omar Sy dans une scène de colère que pique le médecin noir sans cesse pris pour un brancardier. Vous dites : « Il a la double nationalité drame et humour. »

C'est là qu'*Intouchables* est né. Vous aviez vu un documentaire sur Philippe Pozzo Di Borgo. « Quelle histoire ! » vous vous êtes dit. Ce vivre ensemble est la quintessence de votre cinéma. Et Omar Sy est devenu pour vous une évidence. Vous lui avez montré le documentaire, vous lui avez dit : « Si tu dis oui, on le fait. » Il vous a répondu que si vous y alliez, il y allait aussi. Et vous l'avez fait.

Et là, c'est le triomphe que vous connaissons tous. 20 millions d'entrées en France, 30 millions à l'étranger. Des adaptations théâtrales dans 12 pays.

Vous devenez des rock-stars. Vous avez ri ensemble dans les pires moments, vous riez aussi dans les meilleurs. Vous dites : « Quand l'Élysée vous appelle pour dîner avec le roi d'Espagne, c'est pas normal. » Etre deux vous a permis de garder la tête sur les épaules, de débriefer ce succès hors norme, d'en blaguer, de relativiser.

Vous retournez travailler dans l'ombre. Pas question de vous enfermer, de vous laisser étiqueter. Vous adaptez le roman de Delphine Coulin, *Samba*, vous retrouvez Omar Sy et aussi Charlotte Gainsbourg, Tahar Rahim. Sujet grave sur un ton de comédie douce amère.

Puis vous retournez à vos fondamentaux. Le film de bande. Pour lutter contre le chaos et la violence du monde, vous vous voulez faire rire cent fois en une heure quarante. *Le Sens de la fête*, c'est vos galères dans vos petits boulots. Tout est vrai. Et le public rit cent fois des tribulations de Jean-Pierre Bacri, Jean-Paul Rouve, Gilles Lellouche, Eye Haïdara, Vincent Macaigne et les autres. Et c'est un triomphe à nouveau.

Vous êtes fidèles à vos acteurs, fidèles à votre producteur, fidèles à vous-mêmes.

Jeanson disait : « Le cinéma est l'expression de quelques individus libres et indépendants. Ces efforts individuels conjugués, ce débrillé d'après gigot, cette ténacité de quelques énergumènes décidés à tout, c'est ce qui fait la grandeur du cinéma français. »

Vous faites partie de ces énergumènes qui nous enchantent. Au nom du Conseil d'administration de la SACD, je vous remets donc le Prix Jeanson qui vous va si bien.

Sophie Deschamps
Présidente de la SACD